

## ÉDITORIAL

Il y a les oiseaux (à côté, les mammifères ; encore à côté... : tracer colonnes). Il y a les mésanges (à côté... ; encore à côté... : tracer sous-colonnes dans première colonne. Sans oublier l'émeu). Il y a les mésanges bleues, les mésanges à longue queue... (liste à ouvrir dans première sous-colonne). Et les mésanges bleues selon qu'elles vivent dans le Nord de l'Europe ou le pourtour méditerranéen seront à distinguer. Mais s'il est vrai que la mésange mange perchée sur sa nourriture, tête en bas, qu'est-ce que c'est que ce moineau qui mange maintenant lui aussi la tête en bas, perchée sur cette boule de graisse et de graines dite « boule à mésanges » ? Est-il pour autant devenu mésange ? Vraisemblablement non. Mais il est sûrement resté oiseau.

Au début fut le nom. Nomen. Avec le nom, la construction identitaire par la désignation. Nommer. Il y eut la nomenclatura. Il y a eu, il y a les castes. Mais il y a les nomenclatures, celle de l'Organisation Mondiale de la Santé par exemple qui questionne le normal et le pathologique. Il y a aussi les grilles d'évaluation de la dépendance de la personne âgée et/ou handicapée. La mise à plat de critères multifactoriels aide à penser la personne dans son unicité. À la façon des grilles de correction des copies dont c'est précisément l'élaboration qui est féconde puisqu'elle oblige à interroger le produit.

L'acte de parole est acte de classement. Classer pour ranger certes : face au chaos, il est réconfortant de pouvoir désigner les bons et les méchants, les textes narratifs et les textes explicatifs, le sujet et l'objet. Mais surtout classer donne les moyens de penser le monde et de se penser dans le monde. Il y a JE, TU, IL ou ELLE. Simple comptine parmi d'autres ? peut-être. Mais pouvoir dire JE, c'est par là-même faire exister l'autre, et les autres. Et donc moi.

Apprendre, c'est donc découvrir des classements, découvrir surtout que l'on peut classer. La problématique de ce numéro de *Recherches* invite à penser le classement comme activité heuristique au cœur de tout apprentissage, et en particulier dans le domaine du français. Apprendre (en classe de français, au CP ou

au lycée), c'est comparer, chercher le « pareil » et le « pas pareil », chercher des critères. X et Y se ressemblent – ou diffèrent : peut-on dire ou pas qu'ils participent de la même classe, du même concept ? La réponse sera peut-être : « ça dépend »...

Sans oublier que le même « objet » d'étude peut appartenir à plusieurs classes. Prenez un groupe d'élèves de CP pour qui l'apprentissage de la lecture ne va pas de soi. Ce qui est déjà un classement. Donnez-leur six images représentant un chapeau, une porte, un pantalon, un chat, une chemise, un poisson. Donnez-leur une consigne « floue » (c'est-à-dire ouverte) : « vous rangez ensemble les images qui vont ensemble ». De toute façon, si la consigne est fermée (« vous rangez ensemble les images où quand on dit le mot représenté par le dessin, on entend le même son »), le résultat sera le même et il faudra beaucoup plus de temps pour y arriver ... Vous obtiendrez le chapeau avec la chemise et le pantalon d'un côté, de l'autre le poisson avec le chat, et tout seul dans son coin, le dessin de la porte. Tout l'enjeu de l'apprentissage est alors de les aider à découvrir que si l'on interroge le signifié, l'on obtient une construction différente de celle que l'on obtient si l'on interroge le signifiant. En opposant les phonèmes [ʃ] et [p]. Classer est bien alors une activité heuristique puisque ce qui compte ce n'est pas tant le classement mais la question posée, le champ de recherche.

Classer, c'est nécessairement constituer une classe pour déclarer une appartenance et exclure de la classe ce qui n'appartient pas à la classe. Mais les classements ne valent que pour interroger ce qui les fonde. Enseigner des classements sans cette mise en question créerait l'illusion d'un savoir (prétendument savant, puisqu'objectivé et objectivable) qui serait là, atemporel, préexistant, et non résultat d'une construction. Peut-être serait-ce ce qui est à entendre quand on parle de situation complexe d'apprentissage ? C'est-à-dire s'interroger avec les élèves sur tous les classements, de textes, de discours, d'unités linguistiques, de genres ? Dont les experts s'accordent à dire que les contenus sont en mouvance.

Présenter les classements, quels qu'ils soient, comme allant de soi, risque de les figer en savoirs formels et donc morts. L'enjeu est en fait leur pourquoi et leur comment. Certes sur le marché des valeurs que sont l'école et le monde, il est des classes qui valent plus que d'autres ; cette posture de questionnement oblige à les interroger et à les remettre en question. Le vert existe ; il se distingue du bleu. Mais pas toujours. Les phonèmes [b] et [p] s'opposent mais dans un continuum où les frontières sont fluctuantes. Tout dyslexique le dira. Le spectre est diffus. Toute simplification serait abusive, voire nocive.

Tout enseignant de français, et tout élève de la classe de français, a donc à se confronter à des opérations de classement. La rédaction de *Recherches* s'essaie, pour une fois, à un rangement (à interroger, bien sûr) des articles de ce numéro. Ce qui aboutit à un découpage en trois sections.

Dans la première, « classer les textes », la question est posée de savoir si la notion de typologies de textes est dépassée : Jean-Michel Adam répond à ce propos aux questions de *Recherches*, Claudine Garcia-Debanc rappelle les principes initiaux qui donnent sens au tri de textes mais sont souvent détournés par les manuels, Nathalie Denizot analyse les modes de classification des textes à l'école. Parallèlement, ou dialogiquement, Catherine Mercier propose une démarche didactique en lycée où le classement a une grande part et Marie-Michèle Cauterman

reprend, à nouveaux frais, une démarche de classement pour le collège, dont les principes avait déjà fait l'objet d'une publication, il y a 20 ans, dans *le Français aujourd'hui*.

La deuxième section, « classer la langue », interroge le statut scolaire à accorder aux catégories grammaticales. Georgette Dal présente les principaux modèles théoriques et relativise la notion d'erreur en la matière. Patrice Heems, Cyrille Larat et Magali Bleuse présentent pour leur part des activités didactiques, destinées respectivement à des élèves de l'école, du lycée professionnel ou du collège.

La troisième section rassemblent deux articles qui posent la question des représentations que ces habitudes de classements induisent chez les élèves : Nathalie Denizot interroge l'image de la littérature renvoyée par le classement des œuvres dans les centres de documentation et d'information et Séverine Suffys propose une posture de professeur différente et « dérangeante » : et s'il fallait finalement apprendre aux élèves à « créer le désordre » pour rompre avec le formalisme scolaire ?

LA RÉDACTION